

Avoir vingt ans sous les bombardements...

Le 30 mai 1944, les bombardements alliés détruisaient le centre-ville de Mantes, faisant des centaines de morts et ensevelissant à jamais un patrimoine vieux de plusieurs siècles. La une du Journal de Mantes (7 juin 1944) constate: « Mantes est au 2/3 détruite » La ville compte ses morts. Le Petit Mantais du 3 juin affiche un titre funèbre, bordé d'un bandeau noir.



L'apport de nouveaux documents au fonds documentaire paroissial nous conduit une fois de plus à revenir sur ces tragiques événements toujours présents à la mémoire mantaise. Mme Janine Delanoue nous a communiqué de précieux documents de famille que nous publions ici: les souvenirs de son frère, Jacques Legraverant, caporal-chef des pompiers. Né le 7 décembre 1924, il ne rédige ses souvenirs qu'en 2006; ces notes balaient toutes les années de guerre; elles sont marquées du sceau de la spontanéité - un témoignage tantôt poignant, tantôt teinté d'humour, et toujours émouvant sur des heures bien tragiques. Ce sont ces lignes qu'on lira maintenant; elles n'ont subi aucune retouche. Seuls quelques mots placés en italique corrigeant des fautes d'inattention du rédacteur. D'autres photos nous ont été confiées par Mme Delanoue, mais aussi par Mme Brigitte Grimbert de Limay et M. Olivier Renaud. Qu'ils soient tous vivement remerciés d'avoir ainsi contribué à faire revivre ces pages de l'histoire de Mantes.

PENDANT LA PÉRIODE D'OCCUPATION 1940-1944

Année 1941

J'entre au corps de sapeurs-pompiers à 17 ans, profitant d'un recrutement de jeunes en quantité.

À cette époque, le corps de sapeurs-pompiers ne comptait que des « Anciens », pour la plupart employés aux Ateliers de la Ville près des garages de la place de Lorraine.

Ce corps était dirigé par le capitaine HALDEBIQUE, le lieutenant WAGNER, l'adjudant TRICOLTE (Fricotté ?) pour les Anciens, avec les sergents Gilbert HALDEBIQUE et Daniel GIRAUD, respectivement fils et neveu du capitaine comme jeunes recrues.

Peu de matériel à cette époque, dont l'ancêtre « Napoléon » avec lequel j'ai eu l'occasion de partir aux feux de cheminée (courants à cette époque). Le capi-

taine, devenu commandant, œuvra pour l'achat de matériels modernes. Plusieurs véhicules de 1^{er} secours, des motopompes. Les véhicules de marque « DELAHAYE » avec un fourgon « LAFFLY ». Achat aussi de petits matériels et d'habillement : cuirs, casques et quelques bottes en cuir, malheureusement pas pour tout le monde. Les bottes en caoutchouc faisaient l'affaire en cette période de guerre où nous marchions avec des semelles de bois !! Nous faisions avec ce dont nous disposions. C'était la guerre !

Tous les premiers dimanche du mois, réunion de tous au poste pour la manœuvre : apprentissage des échelles en bois, 14 mètres pour la plus haute (3 parties), plus les échelles à crochets et autres. Cours sur les attaques de feux avec établissement des garnitures de 45, 70 et 100 sur fourgon ou motopompe ainsi que sur bouches d'incendie. Crapahutage sur les toits de la sous-préfecture face au poste. Tout ceci dans la bonne humeur.

ANNÉE 1942

Arrivée au poste de « Garde-Magasin » de Marcel DEUTCH avec le grade de sergent-chef. Ce dernier était arrivé tout droit de son service aux Pompiers de Paris (section spéciale). Ce fut le début d'un entraînement beaucoup plus physique pour le bien de tous.

A cette époque, nous étions tous bénévoles. Seul le sergent DEUTCH restait de garde au poste, bénéficiant d'un logement de fonction et d'une rémunération par la Mairie de Mantes.

Nous accourions à l'appel de la sirène qui servait aussi pour les alertes aériennes. Les Alliés passaient pour bombarder les villes allemandes. Les pompiers employés de la Ville étaient les premiers sur place.

A cette époque, nous avions en dehors des feux de cheminée (courants) quelques feux de divers bâtiments et surtout des hangars en campagne qui brûlaient avant reconstruction [??]

ANNÉE 1943

A partir de « 43 » s'y ajoutèrent les sabotages exécutés par les FFI, les FTP et autres de la Résistance. Entre autre, l'usine FALLIEZ de Mantes la Ville (optique pour la Marine (sous-marins)), dortoirs allemands « grenadés », CIMT sabotage des voies SNCF du triage avec locomotives visées, incendies à répétition de hangars à La CELLOPHANE, cimenteries LAFARGE (sabotage) à Limay. Nous étions souvent en alerte, (prévenus par Évreux).

En cette année 43 arriva du matériel conséquent qui allait être de première nécessité par la suite.

ANNÉE 1944

Début des bombardements le 20 avril 1944 sur Mantes même et la région. Une cinquantaine en tout. Les plus importants furent le bombardement en piqué sur la « station magasin » (réserve allemande) où nous eûmes deux blessés légers (tympan), les sapeurs Lamour et Sudreau. Ce fut un miracle pour le sergent NEVEU qui s'en est sorti sans rien. Nous fûmes bombardés en attaque de feux (*bombes incendiaires ?*) et surtout mitraillés. Avec le caporal Michel Pierre j'ai essayé cette mitraille avec en triangle trois entonnoirs de bombes « en piqué ». Plus de peur que de mal, d'où ces lignes. Plus tard le 7 Mai 1944 le bombardement de nuit (très spectaculaire) de Gassicourt, d'une colline à l'autre avec destruction de l'usine BRAUNSTEIN (papier à cigarettes ZIG-ZAG), actuellement usine DUNLOP. Il y eut une quarantaine de victimes. Le plus important, par les dégâts produits et les victimes, fut le bombardement américain avec gros porteurs qui détruisit un tiers du Centre-ville avec la Mairie et surtout la prison où tous les prisonniers et les gardiens furent ensevelis sans *un seul* rescapé. J'y ai perdu un camarade de classe (pour vol de lapins) qui cessa de se manifester au bout de trois jours. Triste.

Depuis le 28 rue Thiers (où j'habitais avec ma mère et ma sœur, sauvées grâce à l'abri chez le lieutenant Wagner ; cet abri était contigu de l'abri de la Mairie où il y eut des morts) jusqu'à la Seine, il n'y avait plus que des ruines réduites à un seul, voire deux niveaux. Tableau apocalyptique. Il y eut environ 300 victimes.



Le corps des pompiers de Mantes et leur infirmière posent pendant la guerre, devant le Musée Dubame.

Jacques Legraverant se trouve sur le rang du haut à droite (photo communiquée par J. Delanoue. Archives privées)

Les pompiers de Mantes-la-Ville, Limay, Meulan, Les Mureaux et Bonnières et surtout Saint-Germain-en-Laye (bien pourvu en matériel performant et en quantité) furent de presque toutes ces catastrophes, chacun œuvrant pour tous dans une bonne entente. Pour notre part, nous aidions à notre tour, entre autre, CACAO BARRY à Meulan, NORD-AVIATION (*future SNLAS puis AE-ROSPATIALE*) des Mureaux lors du bombardement des chaînes de montage d'avions allemands (Messerschmitt, Focke-Wulf). J'y perdis un camarade musicien, membre de la même quintette.

Après le débarquement du 6 juin 44, tous ces bombardements (une cinquantaine) et leurs victimes commençaient à peser lourd. D'après Monsieur MARABOUT (architecte de la Ville) nous eûmes à déplorer quelque 550 victimes pour une population de Mantes intra muros de 14000 habitants vers 1936 avec peu de changement en 44, sauf que beaucoup de Mantais étaient réfugiés à la campagne. Le dimanche, Mantes était vide à part les pompiers et autres de la défense passive.

Après cette libération, plus de bombardements et début du déblaiement en vue de la reconstruction.

D'après le journal de Mantes du 10 août 1944 le corps de professionnels fut créé le premier juillet 1944 pour la durée des hostilités. Ci-dessous liste des huit professionnels nommés :

Sergent-chef LEROUX Pierrot « chef de corps »
Sergent-chef NEVEU Christophe
Caporal-chef GUMAISEAU Jean
Caporal-chef RAUVEL Jacko – décédé -
Caporal-chef MICHEL Pierre – décédé -
Caporal-chef LEGRAVERANT Jacques
Sapeur CAMUS ?
Sapeur TRUFFAUT l'Ancien – décédé -

Organisation de départ « à revoir » car nous étions comme des militaires sans l'être, de garde jour et nuit avec des permissions occasionnelles (peu). Pour le logement, une pièce unique pour le couchage « et le reste » 5 mètres sur 4. Dans cette pièce unique, nous disposions de deux châlits de 3 places (trois niveaux) chacun et d'un châlit à deux places pour les sergents près du téléphone (heureusement). Une pièce plus petite servant de bureau au Capitaine HALDEBIQUE et au Sergent LEROUX. Un WC pour tous dans le garage principal où nous avions aussi couché au début, avant d'avoir récupéré les châlits ayant servi aux soldats français (des Sénégalais). Le luxe était absent et l'hygiène *approximative*. C'était la guerre !

Pour les repas, en tant que pâtissier de formation, je me trouvais le maître-queux tout désigné. Ayant été étaumeur chez ma mère, j'avais accès à un peu de matériel avec en plus une marmite CHAPPEE servant à la cuisson des animaux à la ferme. Je fis avec !!

Pour le ravitaillement (nous avions encore des cartes d'alimentation), la débrouille !! Les commerçants que je sollicitais étaient tous « super ». En tant que pompiers, nous avions la reconnaissance de tous et tout le monde me donnait ce qu'ils pouvaient. C'était déjà beaucoup. La laiterie de Mantes me donnait chaque jour cinq litres de lait, de plus gratuitement. Avec ce lait, de la farine du Moulin de Vert (*d'un ami du Capitaine*) plus divers ingrédients, je régalaïs

quand même mes camarades et d'autres qui venaient « goûter ». Cerise sur le gâteau, nous avons élevé (toujours dans un garage) trois cochons, d'où la marmite CHAPPEE. Les trois à la suite se sont appelés « Totor ». C'est assez « folklo » avec le recul mais authentique et ce avec l'œil bien-véllant du Capitaine passé Commandant. Nous promenions Totor sur la place en toute liberté et tous le connaissaient et jouaient avec. Le drame, c'était le jour de l'abattage afin de s'en nourrir et de nous partager les morceaux numérotés. Cruel, mais nécessaire !

Tout ceci est incompréhensible pour notre époque, nous étions jeunes et pas exigeants compte-tenu que la ville était, pour le centre, presque rasée. L'habitat était restreint pour tous et nous faisions avec.

Pour la douche nous avions accès aux *bains municipaux*. Pour les repas, souvent le Secours National s'occupait de nous, car il était dirigé par M. BOURDEAU mon futur beau-père !! Pendant les bombardements, nous couchions dans le garage sur la paille. On faisait son lit avec la fourche.

ANNÉE 1945

Devenus « pros », nous étions toujours sur place et, en dehors de l'entretien des matériels et autres, une grande place était réservée au sport, plusieurs heures par jour. En salle par obligation, car sur place. Barres fixes et parallèles, anneaux, cheval d'arçon plus cordes et travail au tapis sans oublier les poids et les haltères. Jeux de ballon et courses sur la place. Pas de piscine ni de stade « because » notre présence nécessaire. Que de changement avec « l'actuel ».

Le temps passait agréablement en parfaite camaraderie avec des manœuvres poussées sur les matériels auto-pompes et autres. Le Commandant ayant « œuvré » nous a permis de réceptionner la première échelle (avec Saint-Germain-en-Laye) sur porteur d'une hauteur de 24 mètres. Le pied !! Cette échelle étant manuelle, nous étions, tous les huit, les manœuvriers attitrés. Par deux équipes de quatre, nous faisions des « chronos » pour améliorer *notre* temps. Pour ma part, j'ai eu la fierté d'y monter le deuxième (un ancien avait la priorité). Par la suite, j'étais sollicité pour les démonstrations et heureux de les faire car « grisant », surtout avec la pression (*de l'eau*) au maxi. Un jour en exercice, une garniture a lâché (trop de pression) la ballade à 24 mètres fut impressionnante. J'adorais aussi l'échelle à crochets. Vexé d'avoir loupé le premier exercice, je me suis entraîné à mort et je dominais la situation lors de son utilisation. Nous étions devenus des spécialistes des échelles de toutes sortes. Nous étions jeunes et *sans* « surpoids ».



Photo réalisée par Pierre Renaud

et communiquée par son fils Olivier.

Année 1946

Compte-tenu des circonstances, la fin de la guerre et la reprise d'une vie plus normale, cette première équipe fut remaniée. Après le départ des uns et des autres, ce corps professionnel provisoire fut agrandi avec de nouvelles recrues. Le service ambulance *ayant été créé*, ainsi *que l'équipe de plongeurs*, il fallait des structures plus adéquates.

Pour ma part, fin 1947 après être redevenu pompier bénévole comme en 1941, j'eus la joie de la naissance de ma fille Michèle.

Ayant d'autre part repris mon métier de pâtissier, j'ai quitté le corps des sapeur-pompiers qui m'a beaucoup donné et que j'ai servi de mon mieux. Il me fallait vivre normalement. Après le devoir, les nécessités de la vie.

Après nos démissions, le métier de pompier s'est merveilleusement développé. Ce fut pour nous une bonne tranche de vie. Nous avions vingt ans, nous avons connu la camaraderie, une grande et belle chose.

Ces quelques pages pour retracer (en gros) une période spéciale quant à la création d'un corps de pompiers professionnels de huit hommes qui est maintenant un corps de grande importance dont on ne pourrait se passer, avec des hommes formés à toutes épreuves et disposant d'un matériel moderne. Je salue tous ces hommes qui ont pris le relais. Soixante années ont passé et nous ne restons que quatre ou cinq à nous souvenir en tant que « pro ». C'est la vie.

Dans un autre document Jacques a synthétisé « les bombardements qui m'ont le plus marqué ».

Juin 1940: Par les Allemands ! Cible, la gare de Mantes-Gassicourt mais aussi rue Nationale, face au Prisunic et à la Patisserie De Weechy. Cinq morts, dont une camarade de mon âge qui, avec ses parents, vendait de la lingerie devant la patisserie où je travaillais (Deguignet). Elle et moi avions quinze ans, et voir son corps sans vie et sans jambes m'a beaucoup marqué.

Ce fut l'exode avec retour en septembre.

1941 : Mon engagement dans les pompiers en tant que bénévole. J'avais 17 ans.

Dans le désordre :

- La station magasin (réserves des Allemands). Alors que nous étions *en train d'éteindre* un incendie, des avions anglais nous ont bombardés et mitraillés en piqué. Là où je me trouvais avec mon copain Michel Pierre, nous avons échappé à trois bombes tombées comme indiqué :

o
x
o o

(o impacts, x notre situation)

De plus, pour corser, nous échappons à deux enfilades de mitraille de calibre 22, miracle pour tous deux. Deux camarades Sudreau et Lamour (s'en tirent) avec les tympans crevés et Neveu (Sergent) après avoir sauté avec les gravats s'en sort indemne !! Miracle toujours.

• Le « Nichrome » (atelier d'optique) avenue de Rosny. Bombes anglaises, petites, mais à retardement. Un piège !! Ce fut la seule fois. Ces bombes (ont été) lâchées par un Français ancien employé et aviateur dans la RAF anglaise (*sic*). Bien ciblé. Nous étions en action et avons eu de la chance, car nous étions à quelques mètres. Le pot !

• Bombardement de nuit sur l'usine Dunlop de Gassicourt (Braunstein). Spectacle grandiose avec les fusées éclairantes. Spectacle grandiose mais démoralisant en même temps. Beaucoup de victimes. Par la suite, le jour de l'enterrement à la Collégiale de Mantes, autre problème. Pendant le service, bombardement près de la Collégiale. Tous les vitraux sont détruits et des gravats tombent sur les quarante cercueils mal fermés. Très impressionnant. Pas de victime supplémentaire, une chance. Marqué à vie !!

• Mantes la Ville. Bombes à côté de l'église et de la dépendance de la maison (Crozet) où ma mère et ma sœur étaient réfugiées après le bombardement de Mantes du 30 mai. Encore un miracle. Une dizaine de personnes (réfugiées) dans la cave à côté de la dépendance sont sorties indemnes. Ouf !

• Le bombardement du 30 Mai 1944 est le plus grave par (le nombre) des victimes et l'importance des dégâts. Une grande partie de Mantes est détruite, surtout le Vieux Mantes. Etant sur les lieux en tant que pompier, face au restaurant « le Grand Cerf » qui brûlait lui aussi, le spectacle était terrible. En regardant vers la Seine et le pont, que des ruines. Terrible. Je me précipite un moment rue Thiers, plus rien du tout à hauteur des premiers étages. La maison de ma mère, le N° 28, était, elle, encore debout, (mais) jusqu'au pont plus rien n'était debout. La mairie (était) détruite, elle aussi. Avec des morts, dont ma meilleure amie de même âge, 17 ans. Grosse tristesse. Mon meilleur copain René Hervé qui était avec notre amie Michèle Lelabour déjà citée. Plusieurs employés parmi les victimes. Trop !! René Hervé s'en (est) sorti indemne, mais trop marqué. Encore (un) miracle pour lui.

En tant que premier secours, je devais me trouver avec le véhicule devant cette mairie, mais le lieutenant Wagner habitant juste derrière cette mairie nous ordonna de ne pas partir. Si nous étions partis, nous ne serions plus là. Car nous devions faire descendre les habitants dans les abris. Ce lieutenant avait su par des contacts avec la Résistance que nous devions être bombardés, le pont étant (l'objectif) visé. Merci la Résistance !!

Sur les cinquante bombardements ce fut celui-ci qui fut le plus marquant, surtout que tous (nos) voisins de la rue Thiers où je logeais étaient touchés et les plus proches (tués) !!

La maison au 28 rue Thiers a subsisté après réparation de la toiture et ravalement. Après, que du neuf !! Restent les photos du livre pour les Anciens.



« C'est la vie ! ». Ces mots tout simples du caporal-chef Le-graverant sont pleins de sagesse; ils disent quelque chose de vrai. Ils enregistrent des réalités de la condition humaine. « C'est la vie ! » et elle reprend. Témoin, cette photographie des sœurs Grimbert, qui travaillaient à la parfumerie La Tentation.

La collégiale a rouvert ses portes; l'horloge marque à nouveau les heures et dans ce paysage de désolation où un arbre calciné élève ses rameaux noircis vers le ciel, malgré la gravité des visages, l'élegance est à nouveau au rendez-vous. Les gravats sont rassemblés ; bientôt, ils seront évacués et laisseront place à une ville au visage nouveau.

“A la Tentation”

M. & S. GRIMBERT

Dépositaire Officiel d'Elisabeth, Arden, Schiaparelli
ET TOUTES LES GRANDES MARQUES

5, rue Gambetta

MANTES (Tél. 3.02)

Publicité extraite de la brochure du Syndicat touristique
et d'expansion économique (1947)



Photographie communiquée par
Brigitte Grimbert (archives privées)

Extrait de la brochure du Syndicat touristique
et d'expansion économique (1947)
Archives privées (Olivier Renaud)



Notre Kiosque du Tourisme, merveilleusement placé au carrefour des grandes routes qui, de Paris convergent vers Evreux, Rouen, Caen, Cherbourg, constitue un centre de la ville même, de par son aspect extérieur spécial, voulu par son architecte, M. Gojard, un véritable poste signal qui attire l'attention des milliers de touristes qui chaque jour défilent devant lui. A l'intérieur, des bureaux installés et aménagés avec goût, où se trouvent exposés les panneaux artistiques des principaux commerces et industries de la région assurent les divers services auxquels ce kiosque a été destiné.

KIOSQUE
DU
TOURISME

Deux ans plus tard de fait, Mantes avait déjà pris un autre visage, cherchant de nouveaux chemins vers la modernité. L'heure était venue du renouveau économique, appuyé sur le tourisme. L'ouverture du kiosque, aujourd'hui disparu, est un symbole de l'énergie mise à une reconstruction qui ne visait pas seulement à reloger les familles éprouvées par la guerre.

Une leçon pour notre aujourd'hui...